

**SI JE VOLAIS !**

## SI...

Ils m'avaient amené si haut dans la montagne...

Alors que de ma gorge il ne pouvait plus sortir un cri ni un son, que mon ventre était tellement crispé, que je le sentais pouvoir se vider d'un seul coup par n'importe quel orifice, même inapproprié, je me sentais tomber !

Ils me tenaient pourtant tous les deux fermement par les épaules. Mais j'épiais le moindre relâchement de leurs étreintes, craignant sans cesse ce gouffre qui me happerait.

S'ils leur en prenaient d'avoir une crampe dans les doigts de pieds, tout d'un coup !

Comme cela était sans doute prévu.

La raison pour moi était claire ! Après ce qu'ils avaient dit cette nuit...

Ha ! Ils me croyaient endormi. Et bien pas du tout !

Pourtant j'étais bien là, avec eux, de gré ou... De gré !

À, je ne sais quelle altitude ?

Le peu de temps où j'avais ouvert les yeux, je n'avais même pas pu distinguer la maison. C'était dire la hauteur.

Après tout ! C'était sûrement eux qui avaient raison.

Et puis je n'étais pas un batailleur pour quoi que ce soit. Alors !

J'étais si jeune et déjà si fatigué de tous ces faux espoirs, tous ces si tu fais ceci, si tu fais cela....

C'est mon père qui le premier se douta qu'il y avait un problème de ce côté là.

Il était grand, majestueux, et possédait aussi un regard qui vous glaçait le sang lorsqu'il le voulait.

C'était un chasseur hors pair.

Enfin ! C'est ce qui se disait.

Aucune proie qu'il avait choisie ne s'en sortait, et chaque jour notre pitance était assurée. Ça, c'était vérifiable, et vérifier par mon estomac.

Son père le lui avait appris....

J'étais souvent très admiratif lorsqu'il s'en allait. Il connaissait tous les bons coins de chasse et les habitants des environs le suivaient fréquemment de loin, pour avoir aussi la chance de trouver du gibier à ramener.

Mais lui ! Papa... Aucune tempête, aucune bourrasque ne l'arrêtait. S'il fallait de la nourriture, il allait chasser et ne revenait pas bredouille. Pour ça oui ! Il était formidable mon père.

Dés que j'eus l'âge de le suivre, malgré ses bons conseils, je ne pus faire un seul pas de plus, lorsque je me retrouvais devant ce gouffre. Le bord de la montagne. C'était terrifiant !

Le bord du gouffre...

D'autant plus terrifiant que devant chez nous, c'était presque le vide total ! Presque tout autour. Tout le temps !

Et tout autour la roche riait de me voir si démunie. Comme une ronde qui n'en finit pas de tourner, tourner, tourner...

Je me rappelle cette première fois où j'ai rendu à la nature ce qui m'appartenait.

Mon petit déjeuner !

Heureusement, ma mère, qui voulait voir se premier départ, père et fils, refusa qu'il m'amena avec lui cette fois-là.

Trop malade...

Par la suite, je passais mes journées à chercher des prétextes pour fuir ces chasses. La montagne était partout, et de ce fait, évidemment, il y avait des ravins, des falaises, des pics, partout...

J'avais pourtant essayé de toujours être le plus discret possible.

Mais ce fut vain...

Étant toujours les uns sur les autres, il était difficile de cacher quoi que ce soit.

Très tôt je sus que cela n'était pas normal d'être si angoissé devant le vide. Que je devrais m'en méfier. Que ma vie ne serait pas pareil. Qu'il fallait que je le cache.

Je voyais bien ma sœur faire.

Et mes questions sibyllines, sur le « pourquoi du comment » elle s'y prenait, pour faire ça si bien, ne la leurrait pas une seconde.

Elle avait vite compris que ce n'était pas pareil pour moi.

C'était une fille. Intuitive et sur d'elle. Comme sa mère et la mère de ma mère.

De plus, c'était ma sœur.

De ce côté là, je n'avais vraiment aucune chance...

La nature ne m'avait simplement pas doté de cet équilibre et force mentale qu'il fallait.

Je n'étais pas un battant. Je ne vivrais jamais de grandes aventures. C'était tout, et il fallait faire avec.

Ce fut implacable.

Je ne pus très longtemps taire le fait de mon infirmité que je croyais bien cachée. Seule ma mère n'avait rien vu. Juste sentie quelque chose.

Et d'ailleurs ! Était-ce bien une infirmité ça ?

Elle l'aurait sûrement senti dans son être, dans sa chair, que j'étais infirme.

Et cela n'était pas.

Je ne pouvais donc que me rendre à l'évidence. C'était dans la tête et pas ailleurs !

Il y en avait qui préférait la mer, d'autre la montagne, et d'autres encore, les pâquerettes, comme moi. Celles qui sont à ras de terre !

Les pères, à la différence des mères, eux, sont plus techniques et savent résonner sur des faits plus tangibles que les mères, qui elles, à l'inverse, raisonnent moins mais, ont ce sens plus intuitif. De ce fait, pas besoin de réfléchir. C'est fatigant !

En tout cas, c'est ce qui se dit.

Moi, je n'ai pas encore d'avis sur la question. Trop jeune dit ma soeur...

L'œil perçant et observateur de mon père avait déjà, depuis quelques semaines, senti tout cela. Le malaise...

Ils avaient bien remarqué que rester au bord du vide était une chose qui changeait ostensiblement mon attitude.

Attitude sur l'altitude qui se changeait plus en peur qu'autre chose. Alors que d'origine et de nature, elle se devait d'être relativement sereine. Indispensable, même !

Finalement, le changement maladif, au abord de ces vides, transformait en état coléreux et

borné, l'enfant que j'étais encore, et que je serais probablement toujours. Puisque je devais mourir aujourd'hui.

Comme un jeune garenne je restais là ! Tétanisé, accroché à la paroi en piaillant comme un nouveau-né. Mon père avait vu cela ! Mon père voyait tout.

Ce qui entre nous, n'était pas très difficile à voir et à entendre, puisque dans la famille, c'était le père qui traçait les voies. Les premières sorties, c'était aussi le père.

C'était, de façon ancestrale, de nature pour tous.

Et comme l'oisillon, il faut bien apprendre à sauter hors du nid !

Pour moi, c'était la même chose. Il fallait bien partir un jour !

Mais avant, il y avait l'enseignement. L'apprentissage du minimum pour pouvoir assurer le maximum de ce que nos parents nous avait donné.

La vie...

Rien que pour cela, les choses ne pouvaient guère s'arranger.

La peur du vide m'avait pris très tôt. Dans l'œuf ! Probablement ?

Toutes les sortes de vide me faisaient peur, et en particulier, le vide.

Ce qui, vous en conviendrez, est particulièrement gênant lorsque l'on habite en montagne, et que la maison de bois empilé, enchevêtré, est pratiquement située au bord d'un précipice...

J'avais souvent pensé à ce handicap majeur. Surtout lorsque le moment serait venu de partir de la maison, de quitter l'enceinte familiale si douillette et confortable. Voler de ses propres ailes, comme l'on dit.

En grandissant, je deviendrais adulte et responsable. Je devrais chaque jour amener pitance à la famille que j'aurais fondée ! Et je répéterais les gestes séculaires de mon père qui répétait déjà ceux de son père et de son père qui... Bref ! La vie ! La fonction ! L'organe, le mouvement...

Dans nos contrées isolées, tout est à pic. Mais quand je dis, à pic, c'est vraiment dans la famille du vertigineux. Ce qui fait que je ne sors jamais très loin, ou presque.

En fait, deux pas par jours dehors me suffisent, depuis que mes parents savent officiellement que le vide pourrait m'être fatal, je suis libre d'aller où je veux. On ne me surveille même plus ! Forcément ...

Quelquefois, je me lance, et je fais quatre pas.

Mais toujours côté Nord, là où la montagne continue de monter un peu.

En fait, juste après la petite clairière qui, dans sa plus grande longueur, doit bien faire trois bons mètres et dans sa largeur la plus généreuse, au moins un mètre cinquante.

Le printemps passa. Puis les ruisseaux de la montagne se calmèrent avec l'été qui finit par se terminer.

Le poisson était bon cette année-là.

L'hiver nous avait presque surpris, et papavait dû amener ma sœur avec lui pour chasser. Elle aimait beaucoup ça. La chasse avec papa !

Puis le printemps. De nouveau !

Et l'été, encore...

Ma sœur était maintenant partie depuis un mois et demi déjà. C'est vrai qu'elle était très grande, ma sœur. « Mais c'était quand même qu'une fille ! »

Mon père disait à qui voulait l'entendre, qu'elle était prête. Et ma mère, bien sur, de dire le contraire.

Elle était prête et partie mener sa vie dans le monde. En altitude !

Aujourd'hui, je souffrais de ne pouvoir l'imiter.

Je ne m'en étais même pas aperçu ! Nous avions le même âge et elle ne serait plus là !.

D'après l'ancestrale tradition, j'aurais dû être le premier à partir.

« Courage ! Tout finira par s'arranger. Tu verras ! »

Elle était gentille ma sœur.

Maintenant, avec le temps qui est passé et l'impossibilité de le cacher plus longtemps, tout le monde savait que ma phobie des hauteurs allait diriger ma vie. Et par déduction tout à fait logique, que partir serait très difficile.

Je serais l'handicapé de la famille. Le pou que l'on doit traîner toute sa sainte vie pour qu'il vous la suce jusqu'à plus soif.

Quelle idée aussi d'élire domicile en montagne !

Le monde n'est-il pas assez vaste et changeant ?

Moi, je me serais bien vue dans la vallée, près d'un fleuve poissonneux où il fait bon vivre avec un climat tempéré. Qui plus est, le brouillard et presque permanent ici. Pour chasser il faut toujours descendre.

Moi, en bas, je verrais plutôt les choses différemment.

Position générale ?

Voisine de l'horizontale et doigts de pieds en éventail, serait le mot juste, après quelques labours légers.

Au lieu de cela, mes parents ont choisi l'altitude. Est-ce vraiment raisonnable pour un p'tit bouchon comme moi ? Hein !

Depuis que ma sœur a pris sa liberté et sa vie en charge, je n'arrête pas de ressasser la question. Mais pourquoi donc la montagne ?  
En plus, je me suis laissé dire, par mon cousin du *Pic des Moribonds*, que dans la vallée il y avait vraiment plus de vie. Plus de facilité !  
Trouver à manger est un jeu d'enfants. L'hiver y est moins froid et moins long.

Comme d'habitude, son frère Karl, qui était très calé en science, l'avait ramené en nous prévenant que nous étions des gens de montagne et que la vallée n'était pas pour nous. En bas, les malaises nous guettent. On ne s'habituerait pas !

« *Sigwalt* ! Dis-leur toi. Tu le sais bien qu'on est mal en bas ! »

Il avait acquiescé sans mot dire...  
Mais il avait aussi renchéri immédiatement en soutenant que nous ferions comme ceux d'en bas. Nous ferions avec.  
Depuis quelques temps, il était devenu bizarre *Sigwalt*.

S'il y avait autant de monde en bas, pourquoi diable ne pourrions-nous pas y vivre et nous y adapter ?  
Avais-je insisté !  
Et ça, je le ressassais aussi dans ma tête pour en faire une question qui mettrait mon père dans l'embarras. Et sans arguments, plus de désaccords !  
Toujours est-il qu'avec ce malaise, cette maladie du vide, cette fausse infirmité, je sentais bien qu'ici, ce n'était pas ma vie. Je n'y avais pas ma place.  
*Karl* venait me voir de temps en temps, quand ses parents l'y autorisaient. Lui il allait aussi partir pour sa nouvelle vie.  
Nous devisions alors sur les possibilités de pouvoir descendre et faire notre vie en bas et non dans ce trou perdu où nous étions. Lui il n'avait pas peur du vide. Mais il n'était pas né très normal, disait-on.  
La montagne ne lui convenait pas, et ses parents cherchaient des solutions pour qu'il puisse tout de même mener une vie dite, normale. Si cela existait !

Puis le mois de mars arriva, maussade et froid comme ils savent l'être quelquefois. Pour cela, mon père avait toujours une formule. Un avis d'expert !  
Cela annonce en général un bel été, disait-il.  
Quand à ma mère, elle jubilait en douce de me voir si incapable, se disant que c'était toujours un petit profit en plus que de m'avoir à la maison encore quelque temps.  
Pour elle, je partirais bientôt. C'était sûr !  
Je ne sais pas comment elle pouvait affirmer cela avec autant d'assurance. Alors que moi, je ne désirais que rester là, le plus discrètement possible. Le plus longtemps possible...  
Mais à la regarder et l'écouter le dire, on ne pouvait pas douter un instant de sa prédiction.

« Les mâles, c'est toujours plus lent à démarrer. Je t'assure chérie ! Tient ! Regarde ta sœur. Elle à deux filles et un garçon. »

« Oui ! Et alors ? Je ne vois pas le rapport. »

Avait répondu mon père, agacé.

« Ben ! Le garçon est encore là. À la maison ! Et je suis sur que cela va encore durer un peu. »

Ce qui n'était pas l'avis de mon père, qui trouvait quand même que c'était le comble !

« Avoir le vertige ! Mais ça ne s'est jamais vu ça ! Va dire ça au père Franz, je me demande bien ce qu'il en dirait lui ? »

« Tu ne vas tout de même pas lui tenir rigueur d'une infirmité dont nous sommes probablement responsables ? Tout de même ! Un peu de dignité envers ton fils ! Il n'a rien demandé lui ! »

« Enfin chéri ! Tu avoueras franchement que c'est terrible pour moi ! Pour lui ! Il faudra bien qu'il aille voir le monde ! Travailler ! Et que sais-je encore... Crois-tu que nous pourrions le nourrir ad vitam æternam ?

Moi, personnellement, je ne pense pas que nous pourrions le faire... Et puis, nous sommes la risée de tout le canton ! »

« Ha ! Nous y voilà ! Monsieur se soucie de sa cote dans le canton. Sa cote alors que son fils pose un problème majeur pour son avenir. Tu peux aller les voir tes acolytes et y rester si tu veux. Ta cote en souffrira moins que lui qui doit se sentir complètement incompris de ses parents indignes. Et des solutions ! Ils en ont cherché des solutions pour sortir de cette impasse ? Penses-tu ! Ils préfèrent se moquer et taper sur ta cote ! »

Peut-être que cela ne s'était jamais vu !

Mais moi ! En dedans ! Je le savais bien, je le sentais bien que le vide m'attirait comme un aimant lorsque j'étais au bord du gouffre.

Je le sentais bien ce serrement de ventre qui me donnait une envie systématique, de repeindre les soubassements de **Notre-Dame** par mon orifice anal et autre.

Je le sentais bien, que mes muscles se figeaient, qu'ils ne répondaient plus.

Je le sentais bien que si je me lançais dans la vie comme mon père, si j'approchais comme lui des pans rectilignes de la montagne, ce serait la fin.

Pourtant, malgré toutes ces nausées, ce vide était très attirant. Très beau, même !

Dans sa profondeur hautaine et sombre, qui vous parlait presque lorsque vous en approchiez trop près, comme un secret qui se chuchote. Un secret qu'il faut absolument connaître mais qu'il ne faut pas dire.

Oui, quelque part le vide m'attirait. Il me parlait. Il me disait de venir écouter son secret.

Paradoxalement, tant que j'avais les pieds sur terre, j'aimais cette sensation où il me disait que j'étais le seul à pouvoir entendre son fameux secret. Il fallait que j'approche, il chuchotait si bien que...

Puis la peur reprenait les commandes, me poussant à cligner des yeux, à respirer de nouveau, à refaire surface. Comme une main géante qui me prenait par le collet et me tirait en arrière !

Mais là, en ce moment, accroché à eux, j'avais une peur bleue. J'avais mal aux épaules tellement ils me serraient. Je les avais bien entendus la nuit dernière chuchoter tous les deux. Il m'avait semblé entendre mon père dire à ma mère qu'il était temps de s'en débarrasser. Comme un idiot, je pensais à toute autre chose. Mais non ! C'était bien de moi dont ils parlaient tous les deux à voix basse. Ils s'étaient tus lorsque j'avais bougé un peu, faisant semblant de dormir et de rêver tout haut. Puis quand ils avaient été sûrs que je dormais bien, ils avaient repris de plus belle, ayant chacun profité de ce laps de temps pour réfléchir à de nouveaux courants d'idées.

« Tu n'auras qu'à lui dire que nous l'amènerons nous même en bas. Comme cela, le doute ne sera pas permis. Il croira vraiment que nous l'accompagnons. »

« Allons vers le pic du Diable ! Là c'est très haut et nous ne risquons rien. Personne ne pourra nous voir. Si cela ne réussit pas, c'est que vraiment le sort est contre nous. Il n'y a pas plus haut ! »

« Mais tu sais bien qu'il n'y a rien là bas. Avec *Karl* qui est toujours avec lui ! Tu sais, *Karl* ! Il part bientôt. Et lui, *Karl*, il sait ce qu'il y a vers le pic du Diable. Tu les prends vraiment pour des ignares ? »

« Non ! Mais il faut bien trouver une solution. Tu étais d'accord ! Non ? Nous n'aurons qu'à lui dire qu'il y a une ville plus grande de ce côté-là. Une ville cachée entre les montagnes. »

« Et si cela ne marche pas tout de même ? »

Répétait ma mère à mon père, qui ne changeait pas de litanie.

« Écoute ! Tu étais d'accord encore tout à l'heure, et c'est demain que nous le faisons. Plus question de reculer maintenant. Il faut que nous le fassions. C'est la seule chance que nous aurons ! Et lui aussi. Essayons de dormir à présent. Demain sera une longue journée ! Il faudra faire bonne figure. »

Comme vous pouvez l'imaginer, je ne pus fermer l'œil de la nuit. Je n'osais pas bouger d'un centimètre carré et, malgré l'engourdissement, je tins avec peine jusqu'au matin dans cette position de cadavre.

J'attendis que ma mère fût levée pour l'imiter et sortir tâter l'air de mon dernier jour. Je ne voyais pas bien ce que j'aurais pu faire, là, isolé sur mon esplanade montagnaise, pour changer un destin qui se profilait maintenant avec précision.

Ils auraient pourtant pu me tuer cette nuit. Personne n'aurait rien vu !

Ils voulaient sûrement faire croire à un accident ?

C'était certes le plus sûr moyen pour ne pas être accusé, ni même, de n'éveiller aucun soupçon. Qu'aurais-je bien pu faire à ce moment ?

Tout de suite !

Le soleil était encore très bas derrière les montagnes et son teint orange rosacé, laissait présumer une absence totale de nuage pour la journée.

La fraîcheur matinale à cette altitude, éveillait mes sens à peine désengourdis de leur manque de sommeil, et de la position forcée et tordue que j'avais imposé à mon corps.



Quand je finis par rentrer, ma mère était déjà partie chercher le petit déjeuner. Quant à mon père, il se levait à peine. Il vint promptement m'embrasser et, tout jovial m'annonça...

« Tu sais, avec ta mère, nous avons discuté de tes vues sur la ville d'en bas. Tu connais mon point de vue sur le sujet et tu sais que je ne suis pas d'accord !  
Mais, en fin de compte, nous avons décidé de t'aider et plions à tes exigences de futur citadin de la vallée. Seulement, il faut partir aujourd'hui à cause du mauvais temps qui risque de s'annoncer pendant la descente. Ta mère est partie nous chercher un encas et quelques avances de nourritures pour plusieurs jours. Tu iras chez ton oncle John pendant quelque temps. Il habite à une trentaine de kilomètres de la ville et tiens toi bien, il n'y a pas une seule bosse à cent kilomètres à la ronde. Ce qui, je pense, n'est pas pour te déplaire ! Non ?  
Sa ville est entre les montagnes du pic du Diable. Elle est très difficile à voir d'en haut mais très facile à atteindre. »

« Très drôle papa ! Tu as un humour ce matin ! Hum ! Ça déménage... »

Tout ça ne collait pas très bien avec mes déductions nocturnes, mais je connaissais bien mon père pour ses enrubannages maison, ses façons invisibles de faire passer les choses, toujours suffisamment entortillées pour que je n'y voie goutte.  
Seulement voilà ! Cette nuit, j'avais tout entendu. Tout...  
Je n'avais pas pris de décision car il n'y en avait aucune à prendre pour sauver ma peau.  
A cette heure, elle ne valait sûrement plus une roupie de sansonnet, et j'étais bien conscient du peu de possibilités qui s'offrait à moi hormis, sauter dans le vide de façon à les soulager de leur fardeau de responsabilités.  
Mais je n'avais même pas ce courage-là. J'attendais !  
Sauter était vraiment au-dessus de mes forces et de mes capacités.  
Nous étions en plein milieu de semaine et les copains ne viendraient pas avant la fin de celle-ci.  
Ma sœur était je ne sais où, et ce matin j'étais bien sûr de ne plus les revoir.  
Seul, je devais me résoudre.  
D'ailleurs, c'était un peu le cadet de mes soucis. Ma sœur et moi ne nous apprécions pas trop.  
Nous étions en permanence en train de nous chamailler et maman devait sans cesse nous surveiller pour éviter que l'un n'éborgne l'autre...

Une heure passa encore avant que ma mère ne rentre. Mon père l'aida à se débarrasser et distribua le petit déjeuner en commençant, exceptionnellement, par moi. Ce qui finit par m'inquiéter un peu plus.  
Dans la vie de tous les jours, mon père était toujours le premier à se servir et toujours le dernier sorti de table.

« Ton père t'a expliqué pour cette après-midi ? C'est le grand jour mon chéri ! »

« Oui Maman ! Je suis au courant. Je vous remercie de m'aider à sortir de cette impasse. C'est vrai que l'on ne peut pas passer sa vie à élever ses gosses jusqu'à plus soif ! D'autant plus que je commence à grossir, et prendre une certaine place. »

Elle avait accusé le coup sans que je ne puisse détecter quoique ce soit.  
Puis, sentant mon ventre se serrer et mes larmes monter aux bords des yeux, je sortis précipitamment.

« Je reviens ! »

En chemin, je me disais qu'il fallait que j'aie ce courage. Sauter !  
C'était la seule dignité qu'il me restait.  
C'était si simple de le faire. Il suffisait d'un petit bond de rien du tout et ensuite...  
Ensuite, fermer les yeux et prendre garde à la position.  
Le mieux étant d'arriver en bas la tête la première. De cette façon-là, c'est rapide et sûr.

J'aurais même pu courir les yeux fermés et sauter.  
Le bord arrivait à moi à grand pas et je voyais l'instant...  
Mais Non ! Je stoppais net, faisant demi-tour pour rentrer.  
Finalement me disais-je, ce sont eux qui m'ont mis au monde ! Alors, ils n'ont qu'à me démettre au monde, et se sera dit...

L'attente est quelque chose de terrible, d'intolérable, quand il faut le faire pour aboutir à autre chose de plus terrible.

Moi j'attendais mon destin. J'attendais mille réponses à mes questions de jeune adolescent frappé d'une infirmité qui étranglait mes parents au point qu'ils souhaitaient me voir disparaître.

Peut-être ma mère avait-elle toujours fait semblant d'être ma mère ?

Et mon père, lui, le conseiller patenté qui sait tout sur tout, partout !

Les conseillers ne sont quand même pas les payeurs, comme dirait l'autre !

Toute ma personnalité, tout mon être avait l'air de dépendre de ce seul fait...

Ne pas avoir peur du vide.

Que j'aimerais ne pas être né. M'endormir maintenant et ne plus me réveiller jusqu'à ne plus sentir ni mon corps ni mon esprit, plus rien !

Avoir peur ou pas ?

Là est la question ! Qu'est-ce que la peur ?

Puis, nous étions partis...

Ils m'avaient amené si haut que le peu de temps ou j'avais ouvert les yeux, je n'avais même pas pu distinguer la maison.

De ma gorge il ne pouvait plus sortir un mot, et mon ventre était tellement crispé, que je le sentais vouloir se vider d'un seul coup. Mes oreilles bourdonnaient si fort que ma tête semblait vouloir exploser littéralement.

Mes yeux étaient résolument fermés et ne comptaient pas s'ouvrir avant la fin du voyage.

Ils me tenaient tous les deux fermement par les épaules et j'épiais le moindre relâchement de leurs étreintes, craignant sans cesse ce gouffre qui me happerait s'ils leur en prenaient d'avoir une crampe dans les doigts, tout d'un coup !

J'espérais encore qu'ils se rappelleraient qu'ils étaient mes parents. J'espérais qu'ils m'aimaient comme on peut aimer son enfant, même tordu ou pas net.

Mais je sentais bien que nous montions, que nous montions encore et encore ! Je tremblais à tout craint.

Ma mère, elle, tentait de me rassurer. Mais, je n'oubliais pas ce que j'avais entendu cette nuit. Cela ne laissait guère d'espoir pour une réconciliation possible ou même un sursis quelconque.

J'avais bien essayé de les convaincre. De leur faire comprendre qu'en fin de compte, la montagne était ma vie. J'y étais né. J'étais donc près à y rester...

Je leur avais même promis, les larmes dans les yeux, que demain j'essaierais. J'essaierais lorsque l'air sera encore un peu frais. Lorsqu'il pourra me porter un peu plus parce qu'il sera plus dense. C'est le meilleur moment, me disait mon père il y a encore quelques jours.

Maintenant je le croyais, mais c'était trop tard. J'étais suspendu dans le vide, allant sans choix vers un destin inhumain qu'ils m'avaient concocté et même réservé.

Puis, tout d'un coup, leur étreinte se relâcha brusquement et je sentis que mon poids m'entraînait inexorablement vers le sol, dans ce vide hostile et pourtant si inconnu de moi.

J'étais parti en vrille immédiatement.

Je tournoyais dans tous les sens et je sentais la pression de l'air de plus en plus pressante sur toutes les parties de mon corps. Mes muscles résistaient pour tenter de retenir mes membres qui souffraient le martyre. Ces derniers se tordant au gré des turbulences qui se créaient dans ces mouvements incontrôlés d'un oisillon qui vient de naître.

Le bruit et la pression du vent augmentaient dans mes oreilles. La douleur commença à se faire sentir plus aiguë.

D'abord dans les épaules, puis le dos et les jambes.

Pourquoi fis-je cela ?

Je ne sais pas ! Toujours est-il que je finis par ouvrir un court instant les yeux, espérant que je pourrais encore voir mes parents piquer vers moi pour me rattraper !

Mais non ! Ils étaient restés en haut, regardant ma chute qui n'avait qu'un but, qu'une fin, ma disparition définitive.

J'essayais en vain de revoir tous les épisodes de ma vie. Mais je ne me souvenais que des dernières disputes avec ma sœur et ma dernière bouderie avec mon père. J'avais beau me forcer, aucune image rassurante ne se formait. Ce qui laissait penser que ma vie ne valait pas grand-chose, puisqu'aucune trace, dans le pire des moments, n'apparaissait à cet esprit.

Les yeux clos de nouveau, je sentais le sol se rapprocher et l'air dans mes oreilles, faire un vacarme infernal.

Mais la vie est la plus forte et le miracle que je n'attendais plus se produisit. Ils arrivèrent tous deux en piqué et se mirent à me hurler.

« Mais déplie-les, nom de Dieu ! Donne le plus de prise au vent possible ! Vas-y ! Tu peux faire ce petit geste. Déplie-les, comme nous ! Regarde-nous ! Fais-le ! Je t'en prie. Allez ! Fais-le ! Comme nous ! Essaie, je t'en pris encore ! Tu as tout ce qu'il faut mon petit... »

J'avais ouvert les yeux et toutes les larmes de mon corps en sortaient. Ils étaient là, venus à mon secours. Une nouvelle force semblait m'animer. Le courage et la joie étaient là m'aidant à rassembler toutes mes forces. Même la douleur disparaissait.

J'essayais bien de faire comme eux, mais, dès que je m'étendais un peu au vent, il m'entraînait dans une pirouette sans fin. J'essayais encore et encore sous le regard attristé et malheureux de ma mère, mais, sans résultat. Je n'étais pas suffisamment musclé de ce côté-là. Un fêtu de paille aurait fait mieux !

Malgré tous mes efforts et ayant oublié mon terrible malaise du vide, je finis presque par abandonner de fatigue et de désespoir, le combat que je menais pour ma vie. Tout cela me semblait tout d'un coup, sans espoir.

Le vide ne me disait toujours pas son secret. Il me disait simplement d'approcher, de venir plus près. J'étais maintenant d'accord. Qu'il me le dise son secret dans la fin !

Mais je m'approchais terriblement de sa fin, et rien ne venait !

Alors, dans un suprême désespoir, je puisais toutes les forces qui me restaient pour, une première fois dans ma vie, déployer ces ailes qui ne m'avaient jamais servi à rien, hormis à avoir peur du vide.

Je n'étais plus qu'à quelques centaines de mètres du sol et j'apercevais maintenant en détail le cadre de mon futur tombeau. Ma mère, aidée de mon père, était maintenant au désespoir. Ils essayaient de me reprendre à cette vie qui allait disparaître et dont ils étaient responsables.

Leurs serres me happaient à chaque aller. Ils me blessaient et je sentais là, dans ces lacérations, l'énergie de leur désespoir qui grandissait.

J'avais pris trop de vitesse et ils se gênaient en voulant m'agripper. Je n'avais pas réussi à ralentir ma chute ni à tenir une position suffisamment stable pour qu'ils puissent me retenir.

Le sol n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres de moi maintenant.

Dans quelques secondes, ce serait terminé. Je le savais au fond de moi que je ne faisais rien.

Je l'avais toujours su...

Mon infirmité était vraiment incompatible avec ma vie ! Et pourtant, j'y tenais à cette vie, à ce piton rocheux si haut placé qui m'avait vu naître.

Je repensais à mon passé sachant que je n'avais pas d'avenir, et dès lors, je sus que c'était fini. C'était les seules images...

Cette fois, le cri de douleur que je voulais pousser tout à l'heure et qui ne sortait pas, le fit en direction et à l'attention de mes parents. Je leur criais tout mon amour et toute ma haine en même temps, eux qui n'y étaient pour rien. Enfin si, un peu quand même !

Les sapins dans cette région sont très hauts et très denses et j'allais êtreembroché tout vif sur ces pals naturels.

Ma mère, vainement, essaya encore et encore.

Ses virages devenaient trop serrés et elle décrochait souvent en plein milieu. N'arrivant plus à m'atteindre. J'étais trop lourd et trop rapide.

Les formes aérodynamiques des mères d'un certain âge, amènent ce genre de problème physique. La chasse devient plus de l'exercice qu'autre chose.

Quand à mon père, il essaya bien de faire mieux que ma mère. Sa musculature et sa souplesse, toujours entretenue par l'incapacité de mettre au monde des enfants, étaient beaucoup plus résistantes que ma mère. Et il fit des prouesses.

Pourtant, les lois de la physique s'appliquent à tous. Lorsque l'incidence de l'aile est trop grande, il n'y a plus sustentation. Et alors ! Ça glisse... Comme sur de la glace.

À quelques mètres des cimes, mon père tenta une dernière fois de m'agripper, mais sans succès, et je le vis remonter vers ma mère, se jetant sur elle dans un cri de douleur et d'une infinie tristesse. Comme deux amants qui se déchirent parce qu'ils ont perdu leur cœurs.

Ce que j'entendis ensuite fut un grand « Crac » suivi immédiatement après, d'une grande douleur dans le flanc gauche. Puis, plus rien !

Le noir le plus total !

C'était fini...

Aujourd'hui, vous pouvez encore me voir au Zoo, du côté de Perpignan ou, Royan ou,...  
Enfin là !

J'ai été récupéré par un humain qui m'a soigné, et envoyé ensuite, quand je fus transportable, dans le service vétérinaire de ce Zoo.

C'est pour cela que je boite maintenant et que mon aile droite pend un peu. Mon sauveur n'était pas un expert, et cela a laissé des traces.

Je suis pourtant vivant et l'on me traite parfaitement bien. Un peu comme des parents.

J'ai aussi une compagne avec qui je m'entends tout à fait bien et nos enfants sont assez beaux.

L'espace ne manque pas non plus.

La volière est assez grande et le vieil oncle John était là Comme promis...

Le mois prochain, ils vont lâcher nos deux aînés dans les Pyrénées. Pour le repeuplement naturel des sites, disent-ils...

L'équilibre naturel !

Je leurs est tout expliqué. Avec leur mère !

Ils ont tout compris, tout de suite, faisant des démonstrations superbes dans la volière.

« Comme ça papa ? »

« Oui ! Comme ça ! Oui ! C'est très beau tous les deux... »

« Attention ! Pas trop haut ! Rappelez-vous vos bosses ! Dans quelques jours vous pourrez monter là haut. Un peu de patience ! »

« Oui mais enfin, c'est bien ! Non ? »

« Oui ma chérie c'est très bien ! »

Ils m'ont promis d'aller voir si mon père et ma mère étaient toujours là. Ce serait beau qu'ils voient leurs petits enfants en liberté...

Moi et ma femelle nous dormions dans une cage qui portait une étiquette où était inscrit :

« Couple de Grands Aigles des Pyrénées »

- Race en voie d'extinction. Protégée selon les directives et décrets internationaux N°.....
- Envergure : Tralala lala...